COMPAGNIE
LA FIDÈLE IDÉE

création 2023

DOSSIER DE PRODUCTION

GUILLAUME GATTEAU
ALEXANDRE KOUTCHEVSKY

37, CIELSKAÏA

PHILIPPE BODET EMMANUELLE BRIFFAUD DAVID MAISSE CHARLINE GRAND GERARD GUERIF

« Si j'y retournais,
j'en mourrais »

« J'ai trop peur que les rouges ne me
laissent pas revenir »

Avec quelques magazines écrits dans une langue bizarre, posés près de l'âtre que mon frère et moi regardions avec curiosité, ces mots sont les seuls souvenirs que j'ai de ma grand-mère me parlant, moi enfant, de son pays natal, la Biélorussie.

« Pour moi, c'est exotique »

J'ai depuis toujours cette phrase en tête (qui n'est pas sans rappeler le *« En Pologne, c'est-à-dire nulle part »* de Ubu) prononcée par ma mère lorsque pour la première fois je la questionnai sur sa ville natale, en Pologne, ville dans laquelle elle n'a jamais vécu.

Et puis voilà, j'ai en moi depuis toujours quelque chose qui me dit :

« Un jour, il faudra
bien y aller... »

Il faudra bien savoir pourquoi mon regard s'est toujours irrémédiablement tourné vers l'Est.
Pourquoi aux mots « Pologne » ou « Biélorussie » mon cœur battait soudain comme s'il me disait quelque chose.
Et pourquoi ma grand-mère ne disait rien ? Et pourquoi ma mère ne disait rien ?
Alors j'y suis allé, j'ai cherché, farfouillé, pas sûr d'avoir compris, mais appris. Et trouvé, retrouvé.

SOMMAIRE

PAGE 4 INTENTION NOTE
PAGE 5 PASSÉ ORIGINE
PAGE 10 AVENIR SPECTACLE
PAGE 12 TEXTE EXTRAITS
PAGE 14 DISTRIBUTION
PAGE 20 PRODUCTION
PAGE 21 CONTACTS
PAGE 22 ADDENDA

NOTE D'INTENTION

Car l'histoire est celle-ci : ma grand-mère, déportée depuis la biélorussie (alors la Pologne), en Allemagne en 1941, rencontre mon grand-père vendéen, déporté de même. Tombant enceinte fin 1944 et accouchant de ma mère en Pologne en 1945, elle n'a d'autre possibilité que de le suivre en France à la libération.
Arrachée à sa terre, privée des siens, elle n'en partagera aucun deuil (sa mère, sa sœur, ses amies d'enfance), aucune naissance, aucune joie. N'y retournera jamais, par peur autant des Allemands que des Rouges et surtout « parce que j'en mourrais » de chagrin, m'a -t-elle dit, tout comme son père est mort de chagrin lorsqu'elle est partie.
Un peu de correspondance, quelques nouvelles éparses se raréfiant au fil des ans, et puis l'oubli, la perte, le silence.
J'y suis allé donc pour chercher, retrouver, raviver. Faire un bras d'honneur à la Grande histoire et recoller les époques pour, au moins, faire comme si ma grand-mère n'avait pas eu son enfance volée par la guerre, sa famille déchirée par les règlements de compte politiques de l'après-guerre. Pour réconcilier. Retisser les liens, s'amuser à réécrire l'histoire, la petite.

Cette réécriture, j'ai demandé à l'auteur Alexandre Koutchevsky de s'y atteler. Travaillant sur ces questions de la mémoire et de l'enfance, il a déjà publié et mis en scène des pièces magnifiques qui sont venues m'émouvoir au point de susciter l'évidence de la commande que je lui ai passée. Mon intention lui ai-je dit, est de faire une pièce de théâtre qui parle de cela, de ma quête d'histoire, de ma recherche de cette famille biélorusse perdue, là-bas, celle encore vivante et celle enterrée sous des dalles sur lesquelles je suis allé me recueillir en mon nom, au nom de tous. Bref, une petite histoire particulière. Mais aussi une pièce qui continue à dire que oui, décidément, c'est dégueulasse la guerre, et qu'on ne s'y fera jamais, aussi naïf ce discours soit-il. Une pièce qui ne parle pas des soldats morts, mais des vivants déplacés-de-force qui restent, auxquels deux conférences successives (Yalta et Potsdam) vont dire en chœur : l'intérêt supérieur de l'Europe et l'intérêt de tous (qui est notre intérêt politique à nous) est que toi, Léocadie, comme tous les vivants déplacés qui restent, tu renonces à ta famille, à ta maison, à ton enfance, à ton histoire pour que l'on écrive la nôtre, la grande.

Cette histoire je la veux au plateau, car elle doit m'échapper et venir s'ajouter aux autres, ces milliers d'autres, parce que le théâtre est lieu de parole et de catharsis, parce que je veux - autant que je dois - la partager, parce qu'il m'importe avant tout de faire succéder à cette vaste enquête vitale qui m'a amené jusqu'aux racines de ma famille une autre quête, celle de la Réconciliation.

PASSÉ ORIGINE

Entre février et mai 1945, mes grands-parents viennent d'être libérés de la «ferme de travail» où ils se sont rencontrés, lui déporté depuis la France, elle depuis la Biélorussie. Ils attendent (environ trois mois) dans une ville polonaise qu'un train veuille bien les ramener en france, dans la maison de l'homme, bien-sûr.

En 1945, mes grands-parents finiront ainsi par prendre un train entre les villes de Bialystok et La Garnache, en vendée.

Le train qu'ont pris ma grand-mère et mon grand-père, je l'ai toujours vu comme le train de la libération, le train gentil qui ramène les gens chez eux, souriants à la joie d'une terre bientôt retrouvée. Sillonnant des campagnes amènes, il croise des autochtones le long de son parcours, qui arrêtent leur labeur champêtre pour saluer les prodigues s'en retournant, fatigués mais sereins, dans leur pays natal. Et le monde est heureux. Libre.
Ces trains-là n'existent pas : nous sommes en 1945.

En 1945, mes grands-parents ont pris un train entre les conférences de Yalta et Potsdam.

Mes grands-parents disparaissent alors peu à peu derrière 15 millions de personnes que ces conférences vont déplacer, expulser, déraciner, car voulant créer des « nations ethniquement homogènes ». En Europe.

En 1945. Hier.

Staline : « Le problème des nationalités n'est qu'un problème de transport. »

Churchill : « L'expulsion sera la méthode la plus satisfaisante et la plus durable. Nous mettons fin à ces mélanges de populations qui sont la source de problèmes sans fin. »

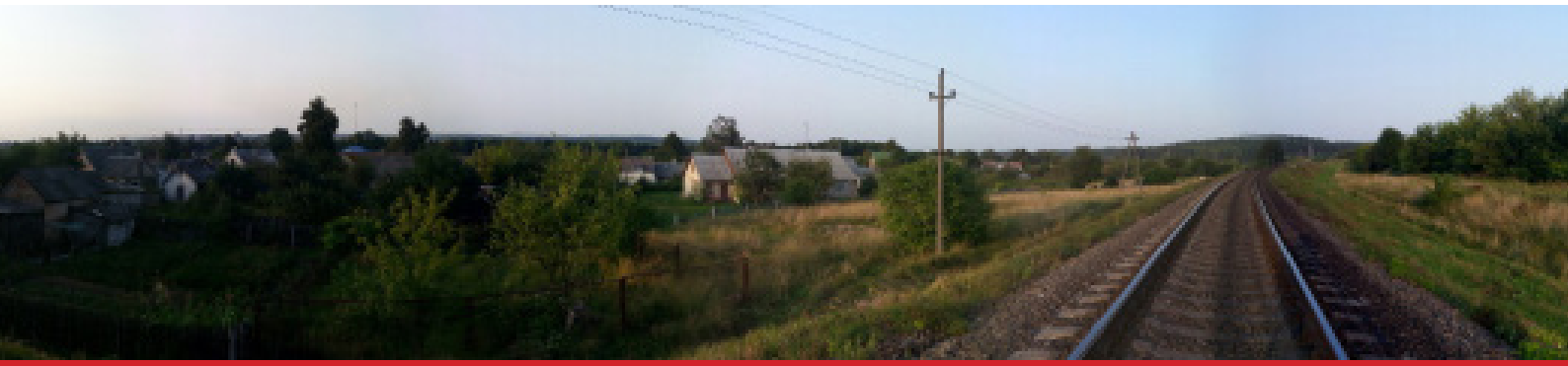
LES RACINES DE L'INTUITION

Les trains de ces années, trains de marchandises et de bestiaux, ont transporté 15 millions d'Allemands fuyant l'Ukraine, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, de Biélorusses fuyant l'Allemagne, de Polonais fuyant les russes, d'Ukrainiens fuyant les soviétiques, d'Allemands de l'est fuyant à l'ouest. Les allemands qui vivaient depuis des siècles en Prusse orientale, en Silésie, dans les Sudètes sont chassés, parfois massacrés. L'est de l'Allemagne devient Polonais et les allemands en sont chassés, l'est de la Pologne devient Biélorusse, et la Biélorussie devient soviétique ; les polonais en sont chassés et la frontière s'abat comme une guillotine sur l'Europe, entre la Pologne et la Biélorussie, entaillant l'histoire, coupant net au milieu de ma famille.

In extremis, Bialystok est resté en Pologne contre la volonté de Staline.
Sans quoi, sans doute, mes grands-parents n'auraient jamais pris ce train.

Anonymes au milieu des autres, dans un wagon de fer, mes grands-parents traversaient l'Europe aux côtés du plus grand mouvement de population de toute l'histoire, ignorant que débutait le déplacement dramatique de 15 millions de migrants au cœur de l'Europe.

60 ans plus tard, à mon tour, je prenais un train. Dans l'autre sens.



A l'origine de ce projet,
il y a un voyage fait sur un coup de tête,
sans prévenir personne, fratrie et parents, travail, femme et enfants, du jour au lendemain,
comme une intuition,
sans vraiment savoir ce que j'allais chercher…
et encore moins trouver.
L'intuition a des racines, bien entendu, dans tant de choses qui n'ont pas été dites : je ne le savais pas moi-même au moment de partir, ni comment cela allait changer ma vie et celle d'une partie de ma famille.

Alors j'y suis allé, j'ai cherché, farfouillé, pas sûr d'avoir compris, mais appris. Et trouvé, retrouvé.

Toute la vaste Europe à parcourir depuis Nantes, Europe qui s'arrête aux portes de la Biélorussie. Une frontière à traverser péniblement, une ville à contourner, puis s'enfoncer dans les terres, transpercer les forêts, éviter les milliers de nids de poule, pour enfin trouver ce petit village désormais quasi désert, à peine âme qui vive (mais une âme plane à coup sûr), pleine campagne, au silence d'une cigogne qui claquette au vent, et s'arrêter devant une maison presque écroulée.
Au 37 de la rue Cielskaïa.

Une ruine, d'abord, au 37 Cielskaïa :

dans la maison natale de ma grand-mère où j'ai retrouvé quelques photos qu'elle a envoyées dans les années 70 à sa mère qu'elle n'aura jamais revue, photos enfouies dans la terre battue de la bâtisse, jadis habitée par son frère, qu'elle n'aura jamais connu. Dans un bout de sol biélorusse le visage argentique de ma grand-mère, dans cette maison en ruine, une vieille photo de ma mère jeune, de mes oncles et tantes de France.

La vie ensuite :

dans le village à côté, il y a eu les retrouvailles.
Avec une famille de chair et de mots, qui a traversé 60 ans à travailler, se marier, chanter, pleurer, et parfois pensé à « celle qui était partie », ma grand-mère, 60 ans avant que je ne retoque à leur porte.
J'y ai simplement trouvé des humanités
reconstitué un puzzle intime
allumé un grand feu de joie...
Une immense réconciliation...
Après plusieurs voyages, des retrouvailles et des morts, la maison est toujours presque debout, envahie de plantes et arbustes, la vie végétale prenant le dessus.
A Nantes, la maison de théâtre qu'est la compagnie m'amène à lire des textes, pièces, tentatives littéraires… pour avoir entendu plusieurs fois parler d'un auteur rennais, Alexandre Koutchevsky, je me procure ses pièces, les lis, et brutalement l'évidence est là, qui agit comme une maïeutique théâtrale : je suis à ce point touché et convaincu par ce qu'il écrit qu'il « me donne envie et nécessité de raconter cette histoire, mon histoire ». c'est la première chose que je lui ai dit lorsque je l'ai rencontré.
J'ai donc passé commande d'une pièce à Alexandre : ce sera une fiction écrite a partir du matériau que je lui apporte, des répétitions et apports des comédiens, et enfin de ses propres imaginaires et préoccupations (qui rejoignent les miennes pour beaucoup). Fiction, car par la fable nous captons une attention particulière du public qui permet d'autant mieux l'universalisation du propos, l'impact en chacun et l'émotion créée par le jeu.
En complément de mon histoire, s'ajoute un visionnage profondément fondateur, celui du film d'Elem Klimov « Requiem pour un massacre » (titre original : « Idi i smotri », « viens et vois ») dont le thème est celui des massacres et atrocités commis par les nazis en Biélorussie pendant la seconde guerre mondiale. Plaie béante qui a profondément marqué le pays, cet épisode de l'histoire m'a soudain fait comprendre ce que je pressentais, à savoir que l'histoire particulière de ma famille s'inscrivait plus largement dans un mouvement de déplacements, déchirements, de séparations, qui ont meurtri la Biélorussie pour de nombreuses décennies.

Qu'a vu ma grand-mère ?

{pays dans lequel personne ne va, parce qu'il n'y a rien à voir, duquel on ne connait pas grand-chose, à peine sa situation géographique précise : pays dont on ne sait rien, hormis au mieux cette phrase : « la dernière dictature d'europe »}.

AVENIR LE SPECTACLE

L'épars de tous temps

Je sens donc que mon projet est né et s'affirme, il a ses lignes de force, son ossature, et sa matière première :

Une enfance perdue, une famille coupée en deux, l'une en France, l'autre en Biélo, région gobée par l'Urss, dans un sovkhoze où l'électricité est arrivée si tard.

La Biélorussie de 1945 où a eu lieu 680 massacres comparables à Oradour sur Glane.

Un pays d'aujourd'hui où les habitants semblent se chercher des fiertés que l'histoire ne leur a jamais données ou permis d'avoir.

Un chemin, une quête, un rêve d'enfant et enfin : un présent, joyeux et vivifiant.

Que va écrire Alexandre ?
Quelle sera la scénographie ?
Comment les comédiens s'empareront-ils de tout cela ?
À quoi ressemblera la mise en scène ?
Mais que savais-je avant ce premier voyage, que savais-je avant de tout découvrir ?
Aujourd'hui je rêve et me lance dans un voyage théâtral. Aucun doute sur la direction prise. Aucun doute sur ce que le théâtre va me permettre d'encore découvrir. Et surtout aucun doute sur le partage que je veux faire de cette odyssée universelle avec le public.

Un plateau pour dire les distances, celles en kilomètres entre là-bas et ici, kilomètres s'agrandissant à mesure que l'oubli risquait de s'installer, et qu'il a fallu combler pour rapprocher les deux pays.
Distance du temps, entre alors et maintenant, qu'il a fallu comprendre, combler, habiter.
Distance des corps, de la famille éclatée jusqu'au rapprochement, l'étreinte des retrouvailles suivant celle des adieux 60 ans auparavant.
Un plateau pour les déplacements, les migrations forcées, la béance irrémédiable que la guerre a créée et crée encore. Dans toutres les familles, dans toutes les histoires.
Un plateau comme une gare de passage, passage des humains, passage du temps, où l'on s'arrête à peine, d'où l'on repart toujours.
Un plateau pour l'universel, pour les mots d'Alexandre.

(Un plateau enfin qui puisse rendre compte de l'aspect festif qu'a été et est pour moi la biélorussie, des retrouvailles d'alors aux voyages d'aujourd'hui : le premier repas nous réunissant TOUS lors d'une nuitée digne des banquets d'Asterix, les datcha aux ambiances slaves et joyeuses, les dancefloors intergénérationnels : si ce n'est bien entendu pas là le thème principal, c'est partie intégrante de ce qui bat en moi lorsque je pense à « là-bas ».)

J'envisage la création d'**images sonores**, musique pour les yeux, tant les sons sont liés une mémoire personnelle ou collective, comme des odeurs nous font subitement revivre des épisodes enfouis. De mes voyages j'ai ramené des prises de son autant que des photos : **si l'aspect visuel du spectacle viendra relater en la suggérant ce qui s'est joué autour de la maison, le travail sonore apportera à la fois le concret, le présent, le reconnaissable, mais aussi la dimension épique**, épopéenne dont je rendrai compte dans le spectacle.

En ce temps de début de projet, je n'exclus pas l'utilisation d'images (photos ou films), selon la nécessité qui naitra des répétitions. Vidéaste, mon grand-frère est un grand pourvoyeur d'images, notamment de nos voyages communs. Portraits et interviews sont stockés dans son disque dur, je peux m'en servir à discrétion.

Surtout, cinq comédiens pour brasser le plateau, enrichir la matière qu'apportera Alexandre, nourrir le propos global, incarner sans doute ces figures universelles qui se nomment cousins, grand-mères, parents et lointains, de manière ludique et enjouée. Cinq comédiens choisis pour leur force d'incarnation, leur précision avec le texte, et leur humanité.

Ainsi, un plateau convergent, où se rassemblera l'épars de tous temps, où se dira la sensation toujours vivace des premières étreintes, un plateau à rire et s'émouvoir, un plateau pour un texte, l'Histoire et une histoire, des comédiens et un public : un plateau pour du théâtre.

EXTRAIT UN

- Avec nos photos dans les mains, dans la rue du village, Zerebilo, Zerebilo, à la cantonade on disait.
- Et y'en avait un qui était là, de Zerebilo.
- Un vieux qui bêche sous les arbres, dans un petit pré, au bord de la route.
- Mais c'est pas le bon Zerebilo.
- On cherche Alexandre et lui c'est Ivan.
- Alors la voisine s'approche.
- Dans ces campagnes, dans toutes les campagnes du monde, les gens surgissent comme ça de derrière une haie, un mur, une porte.
- Ils n'ont pas de caméra de surveillance mais ils sentent qu'il se passe quelque chose, ils sont branchés sur l'ambiance du village.
- Donc, la voisine d'Ivan dandine jusqu'à la clôture, se penche, regarde les photos, et dit : téléphone à Franja à Tereski.
- Alors Ivan appelle sa femme, et lui dit : téléphone à Franja à Tereski.

Alors la femme d'Ivan repart dans la maison pour téléphoner à Franja à Tereski.

- Elle revient et dit qu'elle nous emmène voir Franja à Tereski
- Et nous voici partis dans la Polonesh.
- Et à un moment, sur le chemin, tu vois un panneau
- et je dis – alors que je ne comprends pas un mot de cyrillique – je dis « c'est là, c'est Tereski ».
- Et en effet c'est bien là.
- Et quand nous descendons de la Polonesh, nous levons les yeux dans la perspective, et là-bas, sur le chemin de terre, apparaît une femme en fichu qui sort de chez elle et se tourne vers nous,
- comme l'avion expulsé d'un nuage, dernier virage avant l'atterrissage, elle se met à courir et dans sa course
- perd son fichu,
- qui flotte dans l'air biélorusse
- par réflexe fait mine de se retourner pour le ramasser
- ça ne se fait pas de saluer des étrangers sans porter son fichu
- ne le ramasse pas,
- car elle le sait depuis le coup de fil, nous ne sommes pas des étrangers,
- par conséquent en cet instant ce qui compte c'est de s'effondrer dans nos bras, d'accueillir ceux qu'elle attend depuis soixante ans.
- Ensuite elle ramassera son fichu.
- Le secouera pour évacuer la poussière, le repliera machinalement, essuiera ses joues, puis le remettra sur sa tête.
- Et depuis ce jour, cet instant, je n'ai jamais pu faire autrement que relier ce geste de Franja – se retourner par réflexe pour rattraper son fichu - à celui de Jacqueline Kennedy le jour où John Fitzgerald a été assassiné dans sa décapotable. Sous l'impact de la balle, des morceaux du cerveau de Kennedy s'échappent de sa tête et volent dans les airs. Et Jacqueline, elle le dira par la suite, instinctivement,
- bondit pour essayer de rattraper les bouts de cerveau.
- Sur le film on dirait qu'elle cherche à fuir, à sauter de la décapotable, mais non, elle cherche à rattraper les bouts de cerveau de son mari comme Tania cherche à rattraper son fichu.
- Comme un verre d'eau qui tombe, on tend la main, réflexe.
- Oui mais non en fait, c'est une légende. Sur le film on voit bien qu'elle cherche à fuir parce que c'est déjà le deuxième coup de feu, le premier a transpercé son mari, il s'est affaissé sur elle, donc elle voit bien que son couple a un problème d'avenir. Au deuxième coup de feu elle comprend qu'elle risque d'y passer aussi, alors elle bondit sur le capot arrière de la décapotable. Elle sauve sa peau Jacqueline. C'est tout.

(Temps)

- Bon. Mais peut-être que Jacqueline en sautant sur le capot de la voiture aperçoit les bouts de la cervelle de John qui s'envolent, et se dit « c'est idiot, s'il avait comme moi un foulard sur la tête cela n'arriverait pas. »

Jacqueline et Franja portent un fichu.

- Bien vu.
- Un foulard Jacqueline.
- C'est pareil
- non, foulard c'est pour les riches de l'Ouest, fichu les pauvres de l'Est.
- Vous pensez que les foulards et les fichus ont été inventés pour ça ? Empêcher les bouts de cerveau de s'enfuir aux quatre vents ?
- Le fichu c'est parce que les vieilles femmes d'Europe de l'Est gardent en mémoire les millions de massacrés du vingtième siècle. Les vagues allemandes et soviétiques, un coup dans un sens, un coup dans l'autre,
- comme le ressac,
- un ressac de massacres.
- La Biélorussie c'est le paillasson de l'Europe, un foutu cimetière sous les forêts primaires. Alors ça fait des millions de petites âmes mortes dans la tête des vieilles femmes
- retenues par un petit bout de tissu.
- Voilà.
- Et si un jour le ressac revient, qu'une balle leur explose la caboche, à toutes ces vieilles femmes ? Qu'est-ce qu'elles vont faire tes petites âmes ?
- Elles s'envoleront par le trou de la balle dans le fichu.
- Et l'âme des vieilles femmes s'envolera avec elles.

(Temps)

- Du coup, vous avez retrouvé Franja, et ensuite ?

EXTRAIT DEUX

- Je n'ai jamais pu véritablement comprendre ce que signifiaient des phrases comme « le cousin du frère de mon oncle sera là ce soir » ou bien « Richard est marié à la sœur de mon beau-frère ». Quand j'entends ces choses, mon intelligence trébuche.
Comme dans ces rêves où l'on court avec toute l'énergie possible sans pour autant progresser comme on le souhaiterait, ma lucidité s'enlise et je dois fournir un effort démesuré pour tenter de comprendre ce que signifient « le cousin du frère de mon oncle » ou « la sœur de mon beau-frère ».
Comprendre, c'est-à-dire projeter mentalement sur un arbre généalogique ces figures étranges, tenues éloignées de mon cœur au gré des nombreuses bifurcations des branches familiales.
Ne les situant pas, elles ne me touchent pas. Et j'en reste souvent bien dépité et quelque peu honteux. Comme un enfant coupable face à un problème mathématique qu'il ne comprend pas.
Et pourtant, quand ma grand-mère en larmes – alors que j'avais six ans – dit un jour à ma mère, que Pierre, le cousin de sa sœur, était mort, je sentis que cette formule secrète, inaccessible à mon intelligence, m'atteignait parce qu'elle était prononcée par ma grand-mère, qui m'était si chère, et qu'elle en pleurait.
Ainsi, bien que leur exacte origine me reste inconnue, je partageais les larmes de ma grand-mère, sa peine poinçonnait mon cœur sans que j'aie besoin d'éclairer la réalité mystérieuse cachée dans cette formule « Pierre, le cousin de ma sœur est mort ».
Les jours suivants, jouant aux adultes avec d'autres enfants, j'allais même jusqu'à la prononcer gravement pour signifier la tristesse.
Et pour longtemps, cette phrase étrange resterait pour moi l'archétype de l'annonce tragique.
Alors, quand tu m'as dit « la mère de Frania était la sœur de ma grand-mère », je n'ai rien compris, mais ça m'a touché parce que j'ai vu dans ton regard ce que cette phrase ouvrait en toi.

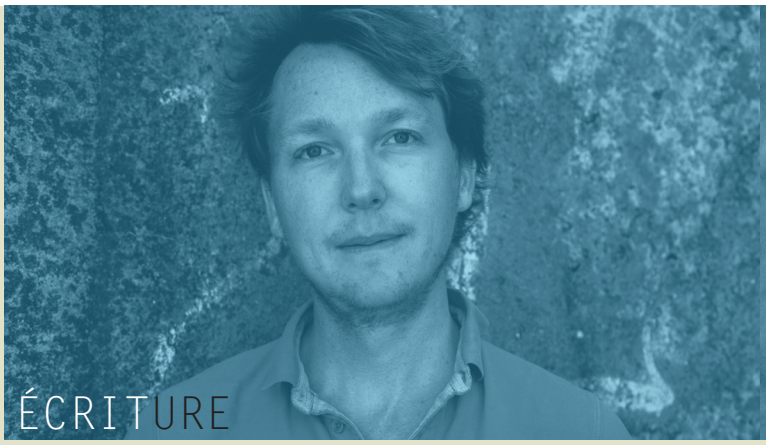
EXTRAIT TROIS

- Moi je crois que tu as trouvé ta grand-mère à Tereski.
- Comment ça ?
- Eh bien je pense que pour rencontrer véritablement ta grand-mère de la Garnache, il fallait que tu rencontres Frania à Tereski. Quand Frania a couru vers toi ce jour des retrouvailles après 64 ans de séparation de la famille, tu as vu une vieille femme biélorusse courir vers toi ; tu as vu courir vers toi la vieille femme qu'aurait été ta grand-mère si la guerre ne l'avait arrachée à son paysage d'enfance. Quand tu as serré Frania dans tes bras c'est comme si tu avais enfin pu étreindre l'histoire de ta grand-mère. C'est ta grand-mère soudain réintégrée dans son paysage d'origine, réinscrite dans le village de son enfance.
Alors, quand tu reviens dans l'autre village, en France, que tu arrives dans la cour de la ferme à la Garnache, aucun fichu ne s'envole de la tête d'une vieille femme courant vers toi, car aucune vieille femme ne court vers toi. Ta grand-mère Léocadie est assise sur le banc en pierre devant la maison, adossée au mur, quelques poules picorent à ses pieds, tu t'assois à ses côtés. Elle t'attendait.
- Léocadie : Alors comme ça mon petit gars, tu es retourné là-bas ? (Temps) Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ? Tu veux savoir si les poules biélorusses parlent la même langue que les vendéennes ? La réponse est oui. Et crois-moi, les humains aussi. Leurs paroles ne sonnent pas pareil mais au fond ils parlent tous la même langue. Biélorusses, Polonais, Allemands, Russes, Français, ce que tu veux, si y'a bien une chose que la vie m'a apprise, c'est ça : on n'est pas très différents des poules. Avec ton grand-père on s'est connus dans une ferme allemande pendant la guerre et on a fini dans une ferme vendéenne.

EXTRAIT QUATRE

- Dites, est-ce que ça vous fait ça aussi ? Quand on va vers l'est, depuis la France je veux dire, on a toujours l'impression d'aller vers le passé. Non ? Alors que quand on prend l'avion vers l'ouest, vers l'Amérique, on a l'impression d'aller vers l'avenir.
D'ailleurs on va toujours en train, en voiture ou en car vers l'Est. Pour aller vers l'Est faut des trucs qui sentent le vieux vingtième siècle, des roues, du bitume, des douanes, des autoroutes brumeuses, des bruits d'aiguillage dans la nuit.

DISTRI



ÉCRITURE

Après avoir été formé au Théâtre de Folle Pensée à Saint-Brieuc et à l'Université de Rennes, Alexandre Koutchevsky est aujourd'hui auteur et metteur en scène au sein de Lumière d'août, compagnie théâtrale/collectif d'auteurs, installée à Rennes. En tant que metteur en scène, il a développé depuis 2007 un projet de Théâtre-paysage, intitulé Ciel dans la ville, sur les territoires aéroportuaires de Rennes, Bamako, Ouagadougou et Brazzaville. La pièce Blockhaus, qu'il a créée en 2014, se joue face aux bunkers du Mur de l'Atlantique. Au printemps 2017 il crée *Mgoulsda yamb depuis Ouaga*, écrit avec Aristide Tarnagda, et *Ça s'écrit T-C-H*, deux pièces de théâtre-paysage centrées sur la langue et l'héritage. *Blockhaus, Mgoulsda yamb depuis Ouaga, et Ça s'écrit T-C-H* sont soutenus par la charte ONDA d'aide à la diffusion de 2018 à 2020. A.K. prépare pour 2021 Rivages, un spectacle en résonance avec le commerce triangulaire qui se déroulera sur les rivages. Pour l'écriture de *Blockhaus et Rivages*, il a bénéficié de bourses de création du Centre National du Livre. Ses pièces ont été mises en scène notamment par Jean Boillot, Charlie Windelschmidt, Gilles le Moher, Marine Bachelot Nguyen, Charline Grand. Trois de ses textes ont également été mis en ondes sur France Culture et ont reçu plusieurs prix. Auteur d'une thèse de doctorat sur les écritures théâtrales brèves, il anime de nombreux ateliers de théâtre et d'écriture en relation avec les paysages (laboratoire Elan des Récréâtrales de Ouagadougou, Praticables au Mali, CEAD et Universités au Québec, Lama de Folle Pensée, Ecole d'architecture de Nantes...). Ses pièces sont publiées à l'Entretemps : Les Morts qui touchent (2011), Blockhaus (2015). Son manifeste de Théâtre-paysage est publié aux éditions des Deux corps (2011). Ça s'écrit T-C-H et Mgoulsda yamb depuis Ouaga, aux éditions Deuxième époque (2018).

ALEXANDRE KOUTCHEVSKY

MISEENSCÈNE

Metteur en scène, Guillaume Gatteau est passé par un parcours universitaire en philosophie avant de suivre les cours du soir de l'École Jacques Lecoq à Paris (1989-1990) puis la formation d'acteur du studio-théâtre de Nantes (1992-1994). Il rejoint en 1994 la compagnie de Stanislas Nordey avec qui il travaille pendant près de dix ans en tant que comédien ou assistant à la mise en scène sur des créations théâtrales et des opéras. En 1997, mû par le désir de fédérer des artistes autour d'un projet de théâtre où pourraient s'exprimer à la fois le goût pour la littérature dramatique contemporaine et la quête de la poésie du monde, il crée sa propre compagnie de théâtre La fidèle idée.

Chargé de formation au Théâtre National de Bretagne à Rennes, de 2000 à 2004, auprès de S. Nordey, directeur pédagogique de l'école du TNB, il a côtoyé à cette période-là des artistes, des metteurs en scène et chorégraphes sur des actes de transmission (Marie Vayssière, Eric Didry, Claude Régy, François Tanguy, Bruno Meyssat, Loïc Touzé, Robert Cantarella…). En 2020, il assiste il anime un stage avec Cédric Gourmelon à destination des metteurs en scène.

GUILLAUME GATTEAU

BUTION

Il a suivi les enseignements de Jean-Pierre Ryngaert, Roland Fichet, Frédéric Fisbach, Noëlle Renaude, Kovam Tawa, Éric Didry, Rachid Zanouda, Sarah Chaumette, etc.
Il est de la plupart des créations de La fidèle idée : Par les villages de Peter Handke, Le palais des fêtes de Yukio Mishima, La campagne de Martin Crimp, Tarzan Boy de Fabrice Melquiot, Un Ennemi du peuple d'Henrik Ibsen, Le Bourgeois Gentilhomme de Molière et L'abattage rituel de Gorge Mastromas de Dennis Kelly.
Il a aussi travaillé avec la Cie Faits Divers de Lionel Monnier, IS théâtre d'Emerick Guézou, Les Aphoristes (François Parmentier) dans Woyzeck. Il joue également dans de nombreuses créations du groupe Vertigo de Guillaume Doucet, Dom Juan, Mirror Teeth, love and information...
En 2019, il collabore avec l'atelier Dix par Dix de François Chevalier, L'amour est aveugle ? et avec le collectif Extra Muros de Guillaume Lavenant pour Winter is Coming.

PHILIPPE BODET

Formée au sein de l'atelier de création du TU de Nantes, puis auprès de Rachid Zanouda, Eric Didry, Nadia Vanderheyden, Sarah Chaumette, Katja Fleig, Valérie Lamielle, elle s'engage rapidement dans une démarche collective en rejoignant la compagnie La fidèle idée.
Elle joue dans l'ensemble des spectacles de la compagnie mis en scène par Guillaume Gatteau (parmi les plus récents : ***Tarzan Boy*** de Fabrice Melquiot, ***Un Ennemi du peuple*** d'Henrik Ibsen, ***Le Bourgeois Gentilhomme*** de Molière et ***L'abattage rituel de Gorge Mastromas*** de Dennis Kelly, tout en travaillant avec des metteurs en scène extérieurs : Emerick Guézou, François Parmentier, Pierre Sarzacq et Clément Pascaud.
Sensible aux écritures qui témoignent d'une «poétique de la langue», elle s'inscrit particulièrement dans un questionnement sur les modes de représentation, tant du corps de la langue (le poème - Bernard Noël, Valérie Rouzeau, Iliazd...), que du corps de l'actrice, précisément à travers la question du genre (lecture-spectacle «***homme n.f.; femme n.m.; autre n.***» dont elle est la conceptrice).
Elle se lance, en 2019, dans l'éciture et le jeu avec Sophie Renou pour ***Sortie de route*** mise en scène par Laure Fonvieille.

EMMANUELLE BRIFFAUD

David Maisse intègre le Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique de Paris en 1994. Il y travaille, entre autre, avec Dominique Valadié, Jacques Lassalle, Jacques Nichet, Philippe Adrien, Philippe Garrel… Il poursuit sa formation avec l'Unité Nomade de Formation à la Mise en Scène en 1999 qui lui donne la chance de suivre un long stage avec Manfred Karge à la Ernst Busch Schule de Berlin.

Depuis 1997, il voyage de projet en projet dans des univers très hétéroclites allant du théâtre contemporain (Armando Llamas, Stig Dagermann, Sophie Lannefranque, Jez Butterworth, Brad Birch…) au théâtre classique (Molière, Labiche, Shakespeare, Brecht…). Cette diversité lui permet aussi d'approcher le théâtre de marionnettes, le spectacle de rue ou des techniques de cirque.

Voilà une douzaine d'années, qu'il entretient un compagnonnage avec Jean Boillot, (Compagnie la Spirale et directeur du NEST–CDN de Thionville). Il a participé avec lui à la création des Morts qui touchent d'Alexandre Koutchevsky.

Il joue dans les spectacles Zig et More de Marine Auriol mis en scène par Gaëlle Héraut, Hot House de Harold Pinter ou Robin des Bois mis en scène par Fabrice Pierre et dernièrement (2020) dans Black Mountain de Brad Birch mis en scène par Guillaume Doucet.

Issue de la première promotion de Stanislas Nordey au Théâtre National de Bretagne, Charline Grand travaille depuis 2005 avec le collectif d'auteurs Lumière d'Août, plus précisément avec l'auteur et metteur en scène de théâtre-paysage, Alexandre Koutchevsky, qui l'embarque dans ses Ciels dans la ville à Rennes, Bamako, Ouagadougou, Brazzaville, puis en terres bretonnes et normandes avec Blokchaus depuis 5 ans.

En 2016 ils commencent un chantier à Ouagadougou avec Aristide Tarnagda auteur et metteur en scène Burkinabè, qui donnera lieu au spectacle Mgoulsda yaam depuis Ouaga crée l'année suivante.

Elle a également mis en scène les textes de l'auteur nigérien feu Alfred Dogbé dans sa compagnie Arène Théâtre en Afrique de l'Ouest, a joué sous la direction de Christine Letailleur, Stanislas Nordey, Eléonore Weber et Patricia Allio, Myriam Marzouki ,François Verret depuis 2013 sur le chantier 14-18 : Rhapsodie Démente, co-signe Le pari (2017) et Aide-moi à traverser Maïdan, pièce jeune public (collège).

En 2020, Elle travaillera également avec Germana Civera, chorégraphe, sera dirigée par Jeanne Desoubeaux à l'Opéra de Dijon pour une forme théâtre-opéra et commencera une nouvelle création avec A. Koutchevsky en théâtre-paysage : Rivages.

DAVID MAISSE

CHARLINE GRAND

Comédien à Nantes depuis plus de vingt ans, il a travaillé avec de nombreux metteurs en scène (Michel Liard, Alain Sabaud, Yvon Lapous, Christophe Rouxel...).
Vous avez pu le voir récemment dans Plus loin que loin de Zinnie Harris, et dans Pas un tombeau de Bernard Bretonnière, mis en scène par François Parmentier (Cie les aphoristes).
Au sein de la fidèle idée, il a fait parti de la distribution d'un ennemi du peuple d'Henrik Ibsen et de la station champbaudet d'Eugène Labiche.
Ses aventures artistiques sont aussi bien tournées vers le théâtre de proximité, les lectures à domiciles, le théâtre citoyen, l'accompagnement de mises en scène, que la déambulation et le travail de rue, les expositions vivantes, le rôle de maître de cérémonie, la sensibilisation à la poésie auprès des scolaires et universitaires.

GÉRARD GUÉRIF

Tim Northam débute à Londres avec des productions pour Arts Theatre Cambridge, Theatr Clwyd Wales, Tramway Centre Glasgow, Drama Centre, et Central School of Drama, London.
En Suisse il signe la scénographie pour Le Songe d'une Nuit d'Été (Schauspielhaus Zürich), et au Pays Bas les comédies musicales Sweeney Todd, Le Violon sur le Toit, et Oliver ! (Théâtre Carré Amsterdam).
Il travaille avec Jean-Pierre Ryngaert sur Casimir et Caroline, Michel Liard sur Le Saperleau, et Christian Rist sur Partage de Midi. Il retrouve Hélène Vincent pour La Nuit des Rois (Théâtre National de La Criée Marseille/Théâtre de la Ville Paris), Voix Secrètes (Nouveau Théâtre d'Angers) et Tableau d'une Exécution (Théâtre du Gymnase Marseille/Théâtre des Célestins Lyon). Il travaille avec Georges Richardeau sur Beaucoup de Bruit pour rien. Pour Didier Long il signe les costumes de Parole et Guérison, puis la création d'Alexandra David-Néel, Mon Tibet (Théâtre Montparnasse). Il travaille avec Guillaume Gatteau sur La Station Champbaudet, et signe Guérisseur (Théâtre Lucernaire) avec Benoît Lavigne.»
Tim Northam travaille en Italie avec Graham Vick sur les opéras OEdipe (Teatro Lirico di Cagliari), et Orfeo ed Euridice (Teatro Alighieri di Ravenna). Il fait la rencontre d'Emmanuelle Bastet et signe scénographies et costumes pour Lucio Silla (Angers Nantes Opéra/Opéra National de Bordeaux), Orphée et Eurydice et
Pelléas et Mélissande (Angers Nantes Opéra), puis Les Pêcheurs de Perles (Opéra National de Lorraine). Il signe en Allemagne les scénographies et costumes de Don Giovanni et Les Noces de Figaro (Oper Köln), puis en 2019 la scénographie de Madama Butterfly (Opéra National de Lorraine). Au théâtre de l'Atelier Paris il signe les scénographies et costumes de Créanciers, et de Van Gogh à Londres dans des mises en scène d'Hélène Vincent. Il crée les costumes de La Rose Tatouée pour Benoît Lavigne.
En décembre 2019 il a signé la scénographie de Monsieur X , une creation de Mathilda May.

TIM NORTHAM

Sylvain Nouguier est musicien et compositeur notamment pour le spectacle vivant. Issu d'une licence de musicologie à l'Université de Bourgogne, il s'oriente dès les années 90 vers la composition sur ordinateur et intègre les classes de musique électroacoustique, d'analyse musicale et de chant chorale du conservatoire de Chalon sur Saône.
Il se forme en parallèle aux percussions orientales et aux chants traditionnels d'Inde du nord. En marge Il collabore depuis 2002 avec le TNB dans le cadre de l'école et avec plusieurs compagnies de théâtre.
Dans son propre studio, parfois mobile, il compose principalement pour le spectacle vivant (théâtre, arts du cirque). Attaché aussi bien à la musique contemporaine, aux nouvelles technologies, qu'aux musiques du monde, son univers de composition est plus qu'éclectique. Depuis quelques années, il enrichit ses créations par l'utilisation d'instruments virtuels, qui lui permettent une écriture pour petites formations orchestrales ou pour instruments solos et rendent ses compositions de plus en plus "cinématographiques".

Jean-Pascal Pracht est un créateur lumières indépendant, avec aujourd'hui plus de 250 créations à son actif.
Il débute dans les années 80 aux côtés de Joël Hourbeigt dans un spectacle musical « La voie humaine » de Jean Cocteau mis en scène par Gilbert Tiberghien. Il entame avec lui une longue collaboration, de même qu'il travaille régulièrement avec des metteurs en scène comme Philippe Hadrien (, Jean-Louis Thamin, Jean-Louis Benoït, Stuart Seide ou encore Jacques Nichet. Il collabore également avec Jean-Claude Berutti, Jean Audureau, Brigitte Jacques, Yves Beaunesne, Christian Colin, Toni Cafiero, José Manuel Castanheira.
Il réalise la création lumières de nombreux ballets, pour Ted Brandsen, Douglas Dunn, Eric Walter, Charles Jude, Bertrand d'At ou encore Benjamin Millepied mais aussi de spectacles de danse contemporaine pour Michel Schweitzer ou Valeria Apicella.
Il travaille également sur de nombreux opéras, en France comme à l'étranger, avec Luc Dessois, Hans Graf, Gilbert Deflo, Yves Beaunesne, Laurent Joyeux.
Il met en lumière plusieurs expositions dans des galeries d'art à Paris et Bordeaux : les lumières très remarquées du Musée de la Plaisance de la Base Sous-Marine et celles du sculpteur africain Ousman Sow au CAPC à Bordeaux.
Une collaboration s'est engagée depuis plusieurs années avec l'ensemble de musique contemporaine Proxima Centauri sur une recherche de mise en lumière et en espace sur toutes leurs créations.

SYLVAIN NOUGUIER

JEAN- PASCAL PRATCH

Sorti du CE3P (école de photographie) à Ivry en 2002 avec un diplôme de photographe, il construit son parcours artistique autour de 2 matières : l'image et le son. Il travaille dans le spectacle vivant d'abord en éclairagiste puis en régie. Il se voit confier la direction artistique d'un lieu municipal en 2010 : l'Espace Renaissance à Donges. Au-delà de la programmation, il réalisera les teasers de saisons, pour le Festival Folk en scènes, des captations, des photos de plateau pour le lieu autant que pour les artistes qu'il invite en résidence. Il quitte la direction du lieu en Nov. 2019 pour rejoindre la compagnie la fidèle idée à l'endroit du développement et de la communication. En parallèle, depuis 2005, il poursuit sa démarche artistique par l'écriture et la réalisation de films et de musiques. Il participe aussi à 400 Guitares de Rhys Chattham pendant la Nuit Blanche 2005 de Paris, Symphonie No.16 Orgasm de Glenn Branca jouée en 2015 à la Philarmonie de Paris.

En 2018 pour les Hors-Lits, il créé une installation participative, plastique et sonore sur la destruction appelée K*ll Yr Idls qui sera reprogrammée à nouveau en 2019 au Nouveau Studio Théâtre à l'occasion de l'événement Fan Fan Fan. En 2020, il réalise et monte pendant le confinement 4 court-métrages dont 2 sous la forme du cadavre exquis avec Colyne Morange. Il réalise le tournage et montage de F(r)ictions 2 dans le cadre de la saison déconfinée programmée au Quai Magellan. Il rencontre Marie-Laure Crochant sur l'événement Souffle Nord et intègre sa compagnie la Réciproque à la collaboration artistique et en tant que vidéaste. Par la même occasion il intègre le Nouveau Studio Théâtre comme artiste habitant pour 3 ans. En parallèle, il collabore avec la compagnie de danse contemporaine Groupe Fluo, réalise plusieurs teasers pour différents artistes et retrouve la cie La fidèle idée à la création vidéo de 37 Cielskaia création 2023.

TOMMY POISSON

Franja Sacha

37C

CRÉATION 2023

LES DATES saison 22/23

CRÉATION le 14 mars 2023 à 20h30 à La Guéretoise de spectacle, scène conventionnée - Guéret (23)
les 22, 23 et 24 mars 2023 à 20h30 à Onyx - Saint-Herblain en co-réalisation avec Le Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique - Nantes (44)
Le 6 avril 2023 à 20h30 à L'archipel - Fouesnant (29)

Production Compagnie La fidèle idée, Nantes
Coproductions L'Archipel - Fouesnant, La Guérétoise de spectacle, scène conventionnée - Guéret, le Théâtre du Pays de Morlaix, scène de territoire pour le théâtre - Morlaix, Le Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique - Nantes.
Aides DRAC des Pays de la Loire, Région des Pays de la Loire, Département de Loire-Atlantique, Ville de Nantes, SPEDIDAM
Accueils en résidence L'Archipel - Fouesnant, La Guérétoise de spectacle, scène conventionnée - Guéret, le Théâtre du Pays de Morlaix, scène de territoire pour le théâtre - Morlaix, Le Grand- T, Théâtre de Loire-Atlantique - Nantes, Le Théâtre Régional des Pays de la Loire - Cholet, Le Théâtre, scène nationale - Saint-Nazaire, La Libre Usine - Nantes, Le Hangar Cassin - Nantes

La compagnie la fidèle idée est une association loi 1901
Siret : 414 508 341 00057 / Code APE : 9001Z
Licences d'entrepreneur du spectacle : PLATESV-D-2020-003693 - PLATESV-D-2020-003694 / www.lafideleidee.fr

COMPAGNIE LA FIDELE IDEE
70 bis avenue du Bout des Landes
44300 Nantes
Tél . 02 40 47 95 84
contact@lafideleidee.fr

A D D E N D A

Lors de l'écriture du dossier, j'avais écrit à propos de la Biélorussie : « Pays dans lequel personne ne va, parce qu'il n'y a rien à voir, duquel on ne connait pas grand-chose, à peine sa situation géographique précise, pays dont on ne sait rien, hormis au mieux cette phrase « la dernière dictature d'Europe » ».
L'actualité de ces deux dernières années a brusquement fait émerger ce pays de l'ignorance et du désintérêt, entre les élections de 2020, les manifestations qui s'en sont suivies, jusqu'à la crise actuelle des réfugiés. Ce « coup de projecteur » sur la Biélorussie, je ne sais s'il faut s'en réjouir, en regard de la réalité tragique qui s'y déroule. Il m'est très malaisé d'y voir clair, tant le moment politique du pays ainsi qu'une certaine forme de regard occidental me semblent cadenassés. Et dire cela, même, me semble épineux.
Tout cela vient percuter mon projet, à tout le moins le questionner. Dois-je pousser ce qui me paraît important pour faire un peu de place à l'actualité ? Dois-je transformer ma commande à Alexandre ? A quel endroit reste-t-il pertinent ?
A y réfléchir, je choisis la confiance dans ce que j'y ai engagé, dans ce que va écrire Alexandre, et dans les thématiques qui s'y retrouveront. Le drame que vivent les réfugiés aujourd'hui se déroule à la frontière Polono-Biélorusse, cette même frontière érigée en 1945 qui a définitivement séparé ma grand-mère de sa famille. Quelque chose de tragique s'y rejoue : conscients de cela, nous tous, acteurs et spectateurs, savons que parler d'alors c'est parler d'aujourd'hui. Echappés de leurs pays en guerre, ils cherchent à arpenter ces mêmes routes de la fuite, comme les 15 millions de déplacés en 1945, comme mes grands-parents, au prix de leurs familles, maisons, vie d'avant.
C'est bien le même drame.
Quant aux manifestations, j'ai lu comme chacun les censures, exactions, arrestations et assassinats. Je me réjouis sans réserve de tout combat pour une liberté, pour une démocratie, pour un avenir qui éloigne les guerres et conflits, pour ne pas que sempiternellement la même histoire se réécrive. Et dans le même temps, sans pouvoir exactement préciser synthétiquement ma pensée, quelque chose dans notre regard d'occidental ne me semble pas adéquatement juste. Oui, tout cela m'est malaisé.
Une cousine Biélorusse, que je vois régulièrement là-bas, a un jour répondu ceci à mon invitation de venir en France, sachant que le visa est onéreux en regard de leurs moyens : « Tu sais Guillaume, j'aime là d'où je viens, j'aime ma maison et ma vie. Je veux juste savoir que je peux venir en France facilement. C'est tout. Et si je le pouvais, je n'irais peut-être pas, je ne rêve pas particulièrement d'aller en France, la France n'est pas un rêve. Si toi tu aimes la Biélorussie, viens. ».

Guillaume Gatteau, Novembre 2021